

La Section clinique de Nantes 2024-2025 :

Comment s'orienter dans les dires du sujet

Le séminaire théorique

Lecture de Jacques Lacan, « L'instance de la lettre dans l'inconscient ou la raison depuis Freud » (1957), *Écrits, Seuil*, 1966.

Séance 2, le 7 décembre 2024

La structure du signifiant, par Éric Zuliani

Dès le début de ce texte, Lacan qualifie d'*algorithme* la formule S/s qu'il extrait de sa lecture de Saussure. Il m'est revenu qu'en 1978, Jacques-Alain Miller avait prononcé, puis fait paraître un propos sous le titre « Algorithmes de la psychanalyse ».¹

Algorithme

Dans les premières lignes, Jacques-Alain Miller examine la thèse qui ordonne dès son début l'enseignement de Lacan, *l'inconscient est structuré comme un langage*, soulignant que le "l" de *l'inconscient* renvoie au seul inconscient qui intéresse Lacan : celui de Freud. Quant au "un" de *un langage*, il désigne le langage tel que l'a conçu Saussure. Ainsi peut-on dire que « l'inconscient de Freud est structuré comme un langage de Saussure »² et que cela implique d'emblée le registre du déchiffrement. Or, s'il y a nécessité d'un déchiffrement, c'est qu'il y a eu chiffrement : l'inconscient chiffre. À ce titre, le signifiant comme lettre est aussi chiffre. Quant au déchiffrement, il relève du registre de l'interprétation. Mais pourquoi qualifier S/s d'algorithme ? Parce que ce mathème définit une procédure automatique qui implique, premièrement, que tout signe qui s'émet se refend en deux registres, celui du signifiant et celui du signifié. Deuxièmement, dans la chaîne que forment les signes, le registre signifiant domine le signifié : le signifié n'est qu'un effet de l'articulation signifiante, qui fait obstacle à la fixation des signifiés dans une signification. En d'autres termes, la chaîne de signifiants peut se développer au moins pendant un certain temps sans rapport avec le signifié, laissant durablement dans l'ombre la signification. C'est le ressort essentiel d'un bon film ou d'un bon livre ; et sans doute d'une existence elle-même ! C'est cet algorithme qui opère lorsque nous parlons. J.-A. Miller en vient logiquement à cette affirmation, « Un langage se définit de ce qu'il ne se comprend pas ».

¹ Miller J.-A., « Algorithmes de la psychanalyse », *Ornicar* n° 16, Paris, Lyse, diffusion Seuil, 1978, p. 15 à 24.

² Miller, *op. cit.*, p. 17.

Champollion n'a pas fait autrement : il n'a pas essayé de comprendre ce que signifiait chaque hiéroglyphe, mais il a déchiffré un langage, ce que personne n'avait fait avant lui.

Il y a donc un algorithme de chiffrement ; mais il n'y a pas d'algorithme de déchiffrement — il y faut l'art de l'interprétation. Pour fascinants que soient les rapprochements entre l'homme et la machine (hier avec l'automate, aujourd'hui avec l'ordinateur et l'IA), l'inconscient ne se déchiffre pas comme un code, il s'interprète. C'est pourquoi il est important de bien saisir l'opération que Lacan effectue sur Saussure.

Saussure avec Lacan

Lors de la première séance de notre séminaire, Jean-Louis Gault a explicité en quoi a consisté le projet saussurien d'une science linguistique : écarter tout d'abord par la méthode³, afin de dégager l'objet qui ferait de la linguistique une science. Il y est parvenu en faisant valoir le signe linguistique comme objet, et en en qualifiant la nature.

Que soutient Saussure ?

- Signifié et signifiant sont intimement unis et s'appellent l'un l'autre ;
- Il y a un arbitraire du signe : rien ne prédestine un mot par ce qu'il représente.
- Les signifiants ont un caractère linéaire, ils se forment en chaînes ;
- Dans la langue il n'y a que des différences entre les signes.

À ces quatre points, Lacan objecte. Il produit son algorithme, qui est affine au fait que la pratique de l'analyse est une pratique de parole :

- Le signifiant domine le signifié, ce qui inverse la proposition de Saussure ;
- Signifiant et signifié ne sont pas unis. Comme l'indiquait J.-L. Gault, Lacan *libère* le signifiant ;
- La barre de l'algorithme résiste au franchissement du registre signifiant vers celui du signifié ;
- À un signe linguistique n'est pas accolé une signification ou un sens, la production de significations résulte d'articulations entre plusieurs signifiants. Lacan met ici l'accent sur l'articulation au sein de la chaîne signifiante.

« Toute l'expérience va là contre »⁴

L'opération que Lacan fait sur la découverte de Saussure est affine à l'expérience analytique, qui est expérience de parole. Ainsi peut-on dire que Lacan jette une lumière sur toute

³ La méthode à elle seule (par exemple l'usage des probabilités ou des calculs numériques), ne saurait à elle seule garantir de la scientificité de ce qui est avancé.

⁴ Lacan J., *op. cit.*, p. 503.

expérience de parole, en général, en même temps qu'il rend compte de la nature du langage. Quelle est-elle ?

L'inconscient à venir

En premier lieu, la prédominance du signifiant sur le signifié implique qu'aucun signifié que le signifiant viendrait représenter ne lui préexiste. Cette nouvelle loi a une conséquence pour la pratique : lorsqu'un analysant prend la parole, ce n'est pas pour dire quelque chose qui aurait déjà été là. Que dans la parole s'exprime un signifié qui était en attente de ses signifiants est une illusion. Prendre la parole est un événement, le signifiant est premier, et le signifié est comme à la traîne, se constituant au fur et à mesure du développement des chaînes signifiantes. Lacan substitue au schéma commun $s \rightarrow S$ (signifié \rightarrow Signifiant) celui-ci : $S \rightarrow s$

J'ai parlé d'illusion, mais celle-ci ne serait-elle pas nécessaire à l'instauration du transfert ? : J. A. Miller ne qualifiait-il pas le sujet-supposé-savoir « d'illusion nécessaire » ? Que le praticien en soit averti : l'inconscient n'est pas déjà-là, il est *à venir*.

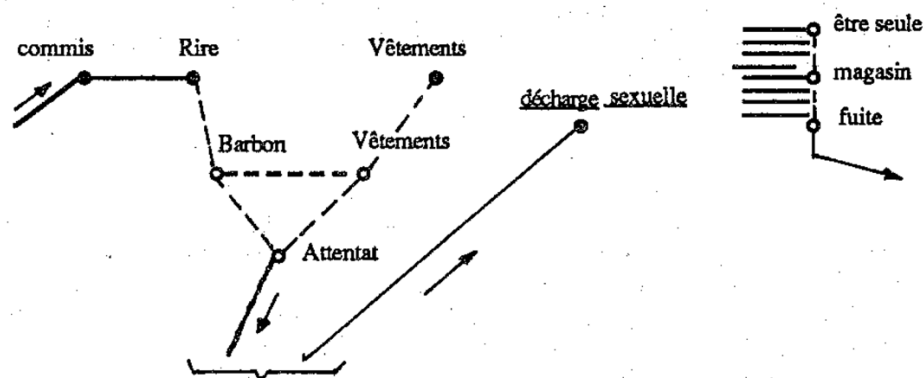
L'arbitraire aujourd'hui

Je reviens ensuite sur ce qu'a rappelé J.-L. Gault en soulignant la façon dont Lacan récuse la notion d'arbitraire du signe : l'arbitraire, c'est la manifestation du maître. Ce point peut éclairer les débats actuels sur le genre : ceux-ci viennent de manière nouvelle après les débats sur le mariage pour tous : est revendiquée une liberté du sujet quant au choix de son genre — en vérité, cette apparente liberté quant au genre masque mal de nouvelles assignations. D'autre part, la multiplication des genres s'effectue dans le registre de la déconstruction qui plonge ses racines dans un certain nominalisme, auquel Lacan fait référence dans ces pages. Pour nos nouveaux nominalistes, les genres ne sont que des mots, des semblants, des identités que l'on peut déconstruire et reconstruire. Cela implique un rejet du réel. Ce réel revient sous la forme de ce que propose la science : hormones, bistouris, interventions sur le cerveau. D'un côté on déconstruit à qui mieux-mieux, de l'autre on *réalise* sur le corps.

Freud anticipant Saussure et Jakobson

Pour illustrer cette objection de Lacan à Saussure, et pour mettre à jour au passage la conception que Freud se faisait de l'expérience analytique qu'il inventait en avançant dans sa découverte, je propose à présent d'examiner un cas clinique. On le trouve au beau milieu d'une « Esquisse d'une psychologie scientifique »⁵, texte que beaucoup de neuroscientifiques adorent car il prétend à la science et use des neurones auxquels Freud s'est en effet intéressé. Si vous vous référez au schéma fait par Freud lui-même ci-dessous, vous constatez qu'il a dessiné sous forme de points les dits neurones et de flèches les circuits. Mais qu'il a aussi écrit des mots.

⁵ Freud S., « Esquisse d'une psychologie scientifique », *Naissance de la psychanalyse*, Paris, PUF, 1979, p. 364 et suivantes.



Emma, 17 ans, ne peut entrer seule dans un magasin. A l'appui de ce symptôme, un souvenir de ses 12 ans. Allée acheter quelque chose dans une boutique, elle avait vu les 2 commis rire. Effrayée, ne comprenant pas ce que ce rire pouvait signifier, elle avait pris la fuite. En analyse, elle pense qu'ils avaient ri de son habillement, et associe ce souvenir avec le fait que l'un des deux lui avait plu. Mais Freud souligne qu'en l'état, ce symptôme reste incompréhensible.

Mais l'analyse découvre un deuxième souvenir, qu'elle conteste avoir eu en tête au moment de la première scène. Âgée de 8 ans, elle était allée deux fois seule dans le magasin d'un barbon pour acheter des friandises. Celui-ci l'avait pincée à travers ses vêtements au niveau de ses organes génitaux. Malgré cette première expérience, elle était retournée dans ce magasin une deuxième fois — puis avait arrêté. Elle se fait maintenant le reproche d'y être allée une deuxième fois comme si elle avait par-là voulu provoquer l'attentat.

La scène I des commis s'éclaire par la scène II du barbon. Nous n'avons besoin que d'une liaison associative entre les deux, et Emma fournit celle-ci : le rire. Le rire des commis lui a rappelé le rire grimaçant du barbon. Le processus est reconstruit comme suit : dans le magasin les deux commis rient, ce rire réveille le souvenir du barbon. Les deux situations comportent encore une autre similitude : elle est seule dans le magasin. Avec le barbon revient le souvenir du pincement à travers les vêtements. Depuis elle est devenue pubère ; une décharge sexuelle s'est transformée en angoisse et en symptôme (à droite sur le schéma : ce que Freud note comme être seule, magasin, fuite).

En regardant le schéma, en lisant le propos de Freud, que constate-t-on ? D'abord que Freud porte son attention aux signifiants plutôt qu'aux neurones. Ensuite, que ce schéma et ses commentaires laissent deviner chez Freud ce qui serait comme une préscience de l'avancée saussurienne, et ceci dans deux registres :

- Le premier dans l'abord des signifiants en tant que chaîne (associationnisme) ;
- le second dans les opérations sur ceux-ci : les combinaisons des signes entre eux selon un axe syntagmatique (métonymie), et les commutations de ceux-ci selon l'axe paradigmatique (métaphore).

Il s'en déduit l'étoffe signifiante du symptôme, véritable capiton entre le signifiant et non pas la signification, mais *la jouissance*, une décharge sexuelle à laquelle se substituera l'angoisse et le symptôme.

La nature du langage et ses abords fautifs

Intéressons-nous maintenant aux passages de ces pages susceptibles d'éclairer le thème de notre année, « Comment s'orienter dans les dires du sujet ». La page 498 trouve son axe dans la question de Lacan — *quelle est la nature du langage ?* Pour y répondre, Lacan nous invite à écarter les réponses à des questions souvent mal posées, notamment par les philosophes. Il nous somme essentiellement de nous déprendre de l'illusion que « le signifiant répond à la fonction de représenter le signifié. Disons mieux : que le signifiant ait à répondre de son existence au titre de quelque signification que ce soit. »⁶

Quant à la nature du langage, le langage sert-il à communiquer, à représenter, à nommer (au sens du nominalisme) ? Sert-il à produire du sens ? Le langage est-il un organe comme un autre ? Relève-t-il des lois du cerveau ? Parle-t-on par utilité ?

Pour explorer la nature du langage, il convient d'explorer, par exemple, comment il vient aux enfants — est-ce un apprentissage ? Rien n'est moins sûr. Je vous renvoie à l'un des épisodes de *l'Histoires de... psychanalyse*, série d'émissions radiophoniques, qui porte le titre : « Qu'est-ce que c'est la langue que parle le petit enfant et qui n'est pas celle de tout le monde ».⁷ Je vous rappelle aussi la conférence de Pierre Encrevé, linguiste et spécialiste de Soulages, qu'il donna en 2013 lors de la seconde Journée de l'Institut psychanalytique de l'Enfant sous le titre « L'enfant grammairien »⁸.

Et Freud ? Quelle idée se faisait-il de la nature du langage, pour faire dire à Lacan qu'il anticipait la linguistique moderne ? En 1905, dans son ouvrage sur le mot d'esprit, Freud dégage la relation que les êtres humains entretiennent avec le non-sens, qu'il soit non-sens empêché ou « non-sens libéré »⁹. On retrouve ici le terme de *libérer* que J.-L. Gault avait pointé concernant l'opération de Lacan : libérer le signifiant. C'est dans ce cadre que Freud se propose d'examiner ce plaisir pris au non-sens chez l'enfant qui apprend à manier le vocabulaire de sa langue maternelle. Il précise alors : « Ce plaisir, il se le voit progressivement défendre, jusqu'à ce que les seuls assemblages de mots autorisés qui lui restent soient ceux qui ont un sens. »¹⁰ En somme, apprendre c'est se déplacer dans « les seuls assemblages de mots autorisés ».¹¹ Mais cela implique une perte : celle d'un savoir sur la langue connecté au registre de la satisfaction

⁶ Lacan J., *op. cit.*, p. 498.

⁷ Cf. *on line* : <https://www.psychanalyse-normandie.fr/spip.php?article196>

⁸ Encrevé P., « L'enfant grammairien », *La Petite girafe*, n° 2, « Le savoir de l'enfant », Travaux de l'Institut psychanalytique de l'enfant, Navarin éditeur, 2013, p. 121 à 140.

⁹ Freud S., *Le mot d'esprit et sa relation à l'inconscient*, Paris, Gallimard, 1988, pp. 235, 236 et 237.

¹⁰ *Idem.*

¹¹ Freud *op. cit.*, p. 237.

prise au non-sens : la poésie ici pointe le bout de son nez. Dans l'apprentissage, il est donc question de ce qui est défendu et de ce qui est autorisé en matière de langue, laissant apercevoir *l'arbitraire* que contient tout apprentissage. Ce fait pourrait éclairer bien des problèmes dits d'apprentissage dont le ressort invisible est le rapport que l'être parlant entretient avec le signifiant maître.

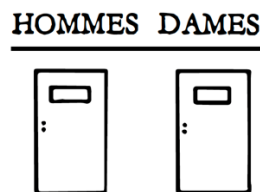
De la réalité à la vérité

À la page 499, Lacan avance que l'algorithme a une fonction, et c'est alors un pas décisif. Loin que le signifiable soit déjà-là, attendant une mise en mot, le signifiant est premier et génère le signifié ; il produit le signifié sous la forme de significations. Le signifiant est créateur, il *réalise*, comme nous allons le voir, une réalité.

Il présente d'abord un schéma fautif qui renvoie aux impasses déjà dites plus haut :



Il propose alors un autre schéma :



Notons que ce second schéma est équivalent en son principe d'agencement au premier. Mais il rend compte d'une réalité très concrète à laquelle chacun peut être confronté. Lacan ne produit pas ce dessin pour conforter ses collègues dans leur référence au « pipi-caca » qui est finalement très conformiste. Ce dessin a la vertu de proposer une courte chaîne signifiante et deux portes identiques. Et pourtant ce binaire entre dans la réalité et fait de ces mêmes objets deux portes fort différentes. Cela montre comment le signifiant entre en fait dans le signifié, produit le signifié. Sans cette paire de signifiants, nous avons deux portes identiques ; avec le signifiant, nous nous trouvons plongés dans rien de moins que la ségrégation sexuelle. Nous vérifions, à cette occasion et dans le registre de la signalétique, que le signifiant est binaire et différentiel ; que le signifiant relève d'une routine et non d'un arbitraire ; que ce binaire ne produit pas une signification mais un sens au sens d'une direction : vers l'une ou l'autre porte. Ce dessin, qui rend compte d'un fait de langage dans le registre de la signalétique, vise donc à montrer que le signifiant produit, structure la réalité, à commencer par l'espace.¹²

Au milieu de la page 500, Lacan passe du registre de la réalité organisée par la signalétique à celui du vécu de la vérité qui surgit à partir de la parole. Ce dessin de Lacan a apparemment réveillé un souvenir chez un de ses proches.

¹² Sur l'espace, voir Chatenay G., « L'espace est une construction purement verbale », *Parlement de Montpellier, Journées UFORCA pour l'UPJL, Autour du séminaire XXIII*, 21 & 22 mai 2011.

« Un train arrive en gare. Un petit garçon et une petite fille, le frère et la sœur, dans un compartiment sont assis l'un en face de l'autre, du côté où la vitre donnant sur l'extérieur laisse se dérouler la vue des bâtiments du quai le long duquel le train stoppe : "Tiens, dit le frère, on est à Dames ! – Imbécile !, répond la sœur, tu ne vois pas qu'on est à Hommes". »

Lacan extrait de ce récit quelques conséquences sur la nature du langage. *Hommes* et *Dames* sont des signifiants, et s'égalent à des centres rayonnants de l'échange entre les deux enfants. Les rails sont comme la barre de l'algorithme. Et le signifié ? La signification peut rester longtemps dans l'ombre, alors que la chaîne signifiante se déroule. Ce sont les signifiants qui rayonnent, d'un rayonnement qui vient de la nuit des temps. Lacan remarquait déjà à la page 498 qu'il n'existe pas de langue qui recouvre le champ du signifié.

Dissension et fonction phallique

Ce dessin, ce souvenir sont-ils produits au hasard par Lacan ? Non, car ce qui est à la racine de tout discours, au fondement de l'existence de tout langage, au cœur des kilomètres de paroles que nous produisons, c'est qu'il y a les hommes et les femmes ; c'est qu'il n'y a pas de rapport sexuel qui rendrait compte de la place, de l'identité de chacun. D'où la dissension qu'en déduit Lacan, d'une humanité qui se coupe en deux patries. Le pansexualisme reproché à Freud trouve ici à la fois sa vérité et sa précision en termes de sexes. Les faits de l'inconscient ont toujours à voir avec la différence des sexes. On comprend ici l'importance que Lacan donne et donnera au phallus : dissension, guerre des sexes et nécessité structurale du phallus en lieu et place des significations inachevées pour toujours, que l'on peut traduire par « incertitude à l'endroit du sexe propre, trait banal de l'hystérie. »¹³

Cette incertitude quant au sexe et la façon dont Lacan conçoit le phallus dans ces années peuvent se saisir dans la manière dont il reprend une observation de Maurice Bouvet, un psychanalyste des années 50 qui s'intéressait à la névrose obsessionnelle. Dans le *Séminaire* V¹⁴, il commente une observation que Bouvet verse au dossier de « L'importance de l'aspect homosexuel du transfert », titre de son article. Lacan s'intéresse à un rêve du patient de Bouvet — *Je vous accompagne à votre domicile. Dans votre chambre il y a un grand lit. Je m'y couche, gêné. Il y a un bidet dans un coin de la chambre. Je suis heureux quoique mal à l'aise.* Le rêve est interprété par Bouvet comme traduisant la tendance homosexuelle passive du sujet, mais Lacan attire l'attention sur le signifiant « bidet », qui présente selon lui le phallus, phallus qui préserve dans le rêve le sujet menacé par un recouvrement de son désir par la demande mise au premier plan par Bouvet. À l'inverse de l'identification de l'analysant à sa supposée homosexualité, le « bidet » comme signifiant réouvre l'équivoque salvatrice de l'incertitude

¹³ Lacan J. « Question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 546.

¹⁴ Lacan J., *Le Séminaire*, Livre V, *Les formations de l'inconscient*, Texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1998, p. 436 et suivantes.

quant au sexe, occasion pour le patient de poser la question de son être. Plus loin, Lacan oppose cette imposition de signification, sorte d'algorithme finalement où tout fait est versé au registre de l'homosexualité, à ce que doit être une interprétation : « Il est clair que l'orientation de la cure [par Bouvet] ouvre la porte à toute une élaboration imaginaire (...) et procède d'une façon systématique et insistante. (...) Elle choisit dans le matériel tout ce qui va dans le sens simplificateur d'élaborer la relation à deux en tant qu'elle est pourvue d'une signification homosexuelle. Alors que l'interprétation doit essentiellement porter sur le maniement du signifiant [*bidet*], et qu'elle soit brève. »¹⁵

Comment naissent les signifiants maîtres ?

Lacan porte cette dissension à son incandescence : c'est en fait la guerre des sexes, qui prend dans l'histoire de l'humanité des formes bien différentes. Il indique même qu'avec cet opérateur on pourrait faire l'histoire de France. Cette guerre implique que chacun ait sa patrie, méconnaissant qu'en fait, ils relèvent de la même. Qu'est-ce à dire ? Le sexe il y en a apparemment deux, mais il n'y a qu'une seule incertitude pour les deux, et donc une seule fonction, celle du phallus pour en répondre.

Lacan conclut ce formidable passage sur la dissension par une question très intéressante :

« Reste à concevoir quel marchepied et quel couloir l'*S* du signifiant, visible ici dans les pluriels dont il centre ses accueils au-delà de la vitre, doit franchir pour porter ses coudes aux canalisations par où, comme l'air chaud et l'air froid, l'indignation et le mépris viennent à souffler en deçà. »

En effet, comment un signifiant en vient-il à se faire marchepied, escabeau, prenant soudain une grande valeur, mais dont la signification reste opaque. L'être parlant est prêt à se battre et à mourir pour un signifiant dont la signification peut parfaitement être inachevée, insaisissable. Quels chemins ces signifiants prennent-ils, pour eux-mêmes devenir orientations pour le sujet ?

¹⁵ *Ibid.*, p. 444.